Document generated on 10/11/2024 11:38 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

# Fiction

Number 115, Summer 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/19273ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

(2009). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (115), 12–18.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

# roman

**Louis Jolicœur**
**LE MASQUE ÉTRUSQUE**
**L'instant même, Québec, 2009, 173 p. ; 22 $**

Jeune médecin de Québec que le décès de ses parents a laissé sans attaches, Eugène s'enrôle dans l'armée canadienne lors de la Deuxième Guerre mondiale et se retrouve en Sicile dès le début de la campagne d'Italie. Après d'âpres combats qui ont presque anéanti un village et alors qu'il traîne derrière la troupe, il est irrésistiblement attiré par des gémissements provenant d'une maison en ruine. Une vieille femme le supplie alors de sauver la vie de sa fille blessée par des éclats de bombe. Au matin, en signe de profonde reconnaissance, la femme lui fait cadeau d'un masque étrusque rapporté de Toscane par son père. Dès lors, la vie d'Eugène s'articulera autour du mystère des origines du masque. Démobilisé, il s'installera à Naples où, entre deux rendez-vous amoureux avec Anna, il entreprendra sa quête auprès d'une comtesse italienne férue de civilisation étrusque.

Le masque, assure-t-on à Eugène, est maléfique. Faut-il ajouter foi à cette légende ? Le jeune médecin québécois est sceptique. Mais alors pourquoi Anna lui a-t-elle dit sur le quai de la gare, à Naples, que le maléfice commençait avec son départ pour Paris ? Et les mauvaises nouvelles qu'il reçoit un jour de Rome ont-elles aussi un lien avec le masque ? Et pourquoi Théo, le fils à qui Eugène a confié la responsabilité de découvrir la vérité, se retrouve-t-il des années plus tard au cœur d'une intrigue dont il a bien du mal à démêler les fils entre Québec, Paris et Florence ?

Après plusieurs recueils de nouvelles, un essai, un récit et de nombreuses traductions d'œuvres littéraires de l'anglais et de l'espagnol, Louis Jolicœur propose ici un premier roman qui, dès le début, capte l'intérêt du lecteur. Le premier chapitre, au rythme un peu plus lent, se clôt par l'entrée en scène de ce qui s'avère le personnage principal : ce fameux masque étrusque donné par la villageoise sicilienne. Dès lors, le rythme s'accélère, les chapitres déboulent, entraînant le lecteur dans le sillage d'Eugène pour une première moitié du roman puis dans celui de son fils Théo à Naples, à Paris, à Rome, à Québec et enfin à Florence. Et le lecteur suit, happé, intrigué par cette quête mystérieuse dont il n'aura le fin mot qu'aux dernières pages.

Mais cette histoire se déroulant sur de nombreuses décennies laisse aussi une curieuse impression. Tout se contredit : le rythme accéléré de l'écriture et le temps du récit (1943 à 2008), le style assuré de l'auteur et la personnalité hésitante, réticente aux engagements d'Eugène de même que les contours flous des personnages, une structure organisée autour de lieux géographiques qui pourtant sont à peine esquissés. Empruntant au roman d'aventures, ***Le masque étrusque***, qu'on pourrait qualifier de fable sur l'imposture, est centré essentiellement sur les recherches du père et du fils alors que les personnages, en fait, ne servent qu'à amener la quête, balisée par des lieux aux noms évocateurs, dans de nouvelles directions. Il devient alors un peu difficile de se sentir vraiment interpellé par les présumés questionnements intérieurs d'Eugène et par les motivations de Théo à reprendre la recherche de vérité du père. Néanmoins, le lecteur aura passé un très bon moment de lecture.

Linda Amyot

**Jacques Poulin**
**L'ANGLAIS N'EST PAS UNE LANGUE MAGIQUE**
**Leméac, Montréal, 2009, 155 p. ; 18,95 $**

Entrer dans un nouveau roman de Jacques Poulin, c'est souvent comme poursuivre une lecture déjà commencée, retrouver des thèmes et des personnages familiers. Le dernier titre ne fait pas exception à cette tendance. Le narrateur de ***L'anglais n'est pas une langue magique***, lecteur professionnel, est le petit frère de l'écrivain Jack, protagoniste de nombreux romans de Poulin, dont le remarquable ***Volkswagen blues***. Comme dans ***Le vieux chagrin***, le récit est traversé par une inconnue dont l'identité reste un mystère. Enfin, comme dans pratiquement tous les romans de l'auteur, une jeune fille blessée ou en révolte, des chats apaisants et la référence à beaucoup de livres (dont plusieurs sur l'histoire de notre continent) peuplent l'univers des personnages principaux.

Francis et son frère Jack habitent le quartier Saint-Jean-Baptiste à Québec. L'appartement de Jack, grand frère idéalisé, est situé au dernier étage d'une tour d'où le romancier, qui se sent vieux et malade, tente d'écrire le grand roman de l'Amérique française. Le petit frère habite humblement le rez-de-chaussée et circule entre l'île d'Orléans et les vieux quartiers de Québec. Même s'il rafraîchit constamment la mémoire de son frère, qui oublie les principaux événements de l'histoire des États-Unis et du Canada, Francis se compare à Henri Richard devant son frère Maurice, et se construit des scénarios imaginaires pour dominer son sentiment d'infériorité. Francis prend néanmoins son métier de lecteur très au sérieux. Ses clients sont des êtres blessés : jeune fille suicidaire ou enfant malade ; lui-même vulnérable, il choisit ses lectures en guettant les effets de celles-ci sur l'âme fragilisée de ceux qui l'écoutent. Et on peut constater que leur pouvoir de guérison est grand.

Même s'il évolue dans ***L'anglais n'est pas une langue magique***, le personnage-lecteur de Poulin emprunte largement à la littérature américaine ou canadienne-anglaise,

que ce soit pour lire un roman de Steinbeck ou le récit d'une expédition dans le *Far West* ; ou encore pour parler de son admiration pour Hemingway. Ce titre un peu racoleur répond à une question que se pose le narrateur après avoir été interrogé sans manières par un policier qui lui propose un *deal* pas très régulier. Pourquoi, dans certaines circonstances, est-on irrésistiblement attiré par des mots anglais ? Pourquoi les utilise-t-on quand on connaît pourtant leur équivalent français ? Parce que, selon le narrateur, on croit que l'anglais est une langue magique. Qu'est-ce à dire ? Francis n'ira pas plus loin. S'agit-il d'une projection, mêlée d'admiration et d'envie, qui illustre l'ambiguïté du sentiment d'infériorité que Francis éprouve devant son grand frère ? Car *Francis* (presque homonyme de français) idéalise son frère *Jack* (prénom anglais qui évoque Kérouac, figure mythique paradoxale de l'Amérique française). Jack est pourtant fragilisé et rien moins que remarquable, tandis que Francis guérit des âmes à coup de lectures bien choisies.

Cette forme ambivalente de l'antagonisme français-anglais apparaît régulièrement en filigrane dans le texte et est rappelée plus lourdement par un chapitre consacré à la mort de Montcalm sur les plaines d'Abraham et la présence d'une « police montée » franchement antipathique, qui harcèle Francis comme une mauvaise conscience. Heureusement, et contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire, Poulin n'insiste pas trop longuement sur le complexe du peuple conquis. Au contraire, son dernier roman est un hommage à la magie des mots, toutes langues confondues.

Hélène Gaudreau

## Prix des lecteurs de Radio-Canada 2009

Plutôt autobiographie que roman, l'histoire de la narratrice-protagoniste Marguerite du ***Figuier sur le toit*** se confond avec la vie de l'auteure Marguerite Andersen. Toutes deux âgées de 84 ans et d'origine allemande, les Marguerite sont nées près de Berlin et passaient les beaux étés de leur enfance sur la mer Baltique. Elles ont toutes deux émigré au Canada dans les années 1950. Une longue vie, faite d'univers et de paysages variés.

Dans le titre de ce livre – plein de références personnelles, finement documenté et d'une écriture alerte –, on entend bien sûr une métaphore, celle d'un arbre venu d'ailleurs et replanté à Toronto, auquel l'écrivaine s'identifie. « Elle l'a mis dans un vieux tonneau sur le toit de l'immeuble et cet arbrisseau encore chétif a maintenant l'air de vouloir produire une toute petite figue avant la venue de l'horrible hiver. » La professeure de littérature et d'études féministes veut combattre le démon de ses origines qui la tourmente depuis longtemps. « D'où venez-vous ? » simple question qu'on lui pose sans arrière-pensée vraiment, mais qui la met mal à l'aise. « Elle ne réussit pas à dominer le vertige quand elle entend cette question [...] qui la plonge pour la énième fois dans le tumulte des années 1933 à 1945. » Elle remonte le fil de ses souvenirs, répondant sûrement avec beaucoup d'honnêteté, même si l'exercice semble parfois douloureux.

Habitant l'Allemagne jusqu'en 1943, Marguerite est témoin de la montée du nazisme et du piège infernal qui se referme peu à peu sur les Juifs. Membre de la Jeunesse hitlérienne, elle voit surgir la guerre et connaît les bombardements et l'exode. Avec courage, elle affronte les fantômes familiaux et la pensée antisémite de son grand-père maternel, imminent savant et professeur de théologie protestante. « J'aurais voulu prouver qu'aucun membre de ma famille ne participa aux crimes commis. Cela n'a pas été possible. »

Auteure d'une quinzaine de romans et d'essais, Marguerite Andersen est éditrice de ***Virages, la revue de la nouvelle en Ontario français*** et préside l'Association des auteures et auteurs de l'Ontario français.

Michèle Bernard

**Marguerite Andersen**
**LE FIGUIER SUR LE TOIT**
**L'Interligne, Ottawa, 2008, 258 p. ; 19,95 $**

**Hélène Potvin**
**CHEZ MIMI**
***T. I, ELVIRA, LA VIPÈRE***
**Béliveau, Montréal, 2008, 286 p. ; 19,95 $**

Ce que ce livre possède de charme lui vient pour l'essentiel de son personnage central, l'attachante Mireille Sansouci, alias Mimi la coiffeuse. Grâce à sa capacité d'écoute, Mimi transforme son salon en confessionnal où aboutissent toutes les rumeurs et où, inévitablement, s'affrontent les méchancetés. Jamais Mimi ne demande aux confidences de lui être utiles, jamais, non plus, elle ne se ferme aux détresses qui se dévoilent ou se laissent seulement soupçonner. Ses stratégies, parfois généreuses plus que réfléchies, ne triomphent pas toujours, mais reconnaissons à sa décharge que certaines morbidités désarmeraient même un thaumaturge. Que Mimi perde quelques batailles aux mains d'Elvira n'a donc rien d'humiliant ; pour toujours l'emporter, Mimi aurait dû s'abaisser aux cruautés de sa redoutable adversaire.

Autre atout, la présence constante d'une culture régionale *tricotée serrée*. Les personnages arborent les patronymes qui caractérisent le Saguenay–Lac-Saint-Jean : Tremblay bien sûr, Bouchard naturellement, mais aussi Larouche, Blackburn... L'insécurité est palpable, tant le gagne-pain dépend d'employeurs toujours menacés par l'exiguïté du marché. La fierté, jamais en reste, saisit toutes les occasions de regrouper les ferveurs ; elle veillera à ce que les fêtes du centenaire d'Hébert-Station dissipent le pessimisme qu'aurait pu répandre la fermeture de la plus importante usine de la municipalité. Tableau brossé d'après nature.

L'univers de Mimi déborde, bien sûr, les bigoudis et les teintures. La fidélité conjugale, à Hébert-Station comme ailleurs, a ses limites. Les congrès permettent l'aération professionnelle, mais aussi les décloison-

nements amoureux. Mimi fera bon usage de ce que lui apprennent ses voyages et ceux de ses clientes.

Cela dit, l'écriture s'éloigne parfois des sources de l'inspiration. Les dialogues, en particulier, sont souvent ampoulés. Mimi, toujours prompte à corriger le tir, racontera sans doute ses prochaines aventures avec plus de naturel.

Laurent Laplante

**Johanne Alice Côté**
**MÉGOT MÉGOT PETITE MITAINE**
**Triptyque, Montréal, 2008, 129 p. ; 18 $**

Ce premier recueil de Johanne Alice Côté regroupe dix nouvelles qui présentent un éventail à la fois stylistique et thématique d'une écriture qui explore de multiples blessures sur un ton qui oscille entre l'innocence et la gravité. Le texte d'ouverture, « Grâce », campe le lecteur dans une position de voyeur : une fille, obèse et sans aucune grâce apparente, visite sa mère à l'hôpital pour constater que celle-ci vient de mourir. S'ensuit une succession d'images qui évoquent la difficile relation entre la mère et la fille, entre cette dernière et la société qui ne pose sur elle qu'un regard de réprobation. Un second texte, « Me brûle, me brûlera », prend la forme d'un double soliloque pour mieux circonscrire le fossé qui sépare une mère et sa fille au moment où la vie déserte peu à peu le corps et l'esprit de la mère. Ce texte, comme le précédent, explore l'impossibilité de partager la souffrance de l'autre, fût-ce son propre enfant, sa propre mère, et le fait qu'à la souffrance d'autrui on ne peut qu'opposer sa propre vulnérabilité.

Les textes qui mettent en scène deux personnages, dans un huis clos qui amplifie l'inconfort et l'incompréhension d'une relation le plus souvent écrasante pour l'un des personnages, qui met à nu la vulnérabilité de chaque personnage, sont les mieux réussis : l'écriture y est la mieux maîtrisée, le ton juste et les images produisent l'effet escompté sans verser dans l'excentricité à outrance.

D'autres textes du recueil se déploient sur un autre mode. Plus près de la revendication, de la litanie, ils cherchent à défendre une idée, voire à pourfendre une cause ou une idéologie. Dans l'un d'eux, « Les tomates pousseront d'elles-mêmes », l'auteure met en scène les derniers jours d'une secte, nommée ici « communauté ». L'auteure a à nouveau recours à une mise en parallèle – la lettre d'adieu du personnage à une amie hors communauté et le récit du suicide collectif – dans ce récit où s'entrecroisent absurdité sectaire et hymne à la vie. La chute de la nouvelle est ici fort bien réussie. Dans le texte éponyme, les préoccupations écologiques, certes légitimes, l'emportent sur l'écriture elle-même davantage mise au service d'une cause que de son propre but. Et comme ce type de texte, qui défend une thèse ou cherche à expliquer sur quoi reposent nos espoirs, voire nos illusions par moments, exige davantage d'espace pour soutenir son propos, ce n'est pas toujours le texte lui-même qui en sort gagnant. Malgré ces réserves, la lecture de ***Mégot mégot petite mitaine*** mérite qu'on s'y attarde, qu'on se plonge dans cet univers qui ne craint pas d'explorer les plis et les replis du corps et de la conscience sociale.

Jean-Paul Beaumier

**Sous la dir. de Maurizio Gatti**
**MOTS DE NEIGE, DE SABLE ET D'OCÉAN**
**Éditions du CDEM, Wendake, 2008, 306 p. ; 24,95 $**

Il serait profondément injuste de crier à l'artifice quand se trouvent rassemblés dans un même recueil des textes en provenance du Québec, du Maroc, de la Polynésie française, de la Nouvelle-Calédonie et de l'Algérie. Injuste parce que le français, bien que parfois mis en parallèle avec une autre langue, confère à ces textes une tenace unité, mais plus injuste encore parce que, malgré la diversité des situations, une constante et fervente soif d'autonomie traverse le recueil. Poètes, romanciers, nouvellistes, revendicateurs racontent leurs cheminements personnels, certes, mais toutes et tous réclament pour leurs cultures la place au soleil qui, sous tant de latitudes, leur est si cruellement refusée. Parfois, le ton monte et le cri devient presque rage et ultimatum. Plus souvent, le poème reflète la douleur de l'humain entravé dans sa pensée, amputé de ses racines, dépouillé de la seule langue qui puisse exprimer ce qu'il est, la sienne. Marocain, Ali Khadaoui parle avec chaleur « des enfants que seul le vent caresse ». Kabyle, Salem Zenia s'en tient au berbère : « Vous me chantez Dieu / en lui vous n'avez jamais cru / En me chantant Dieu / et l'islam / votre chanson n'est que ruse ». Quant à Georges Sioui, il tient à affirmer que, même si sa peau, sa chevelure, son œil ne sont pas typiques de son peuple, son âme l'est : « Je suis Indien avec mon cœur / Avec ma plume et ma musique / Pour affirmer et pour chanter / La seule chose que je sais : / L'universelle parenté. / Je suis Indien de tout mon cœur ».

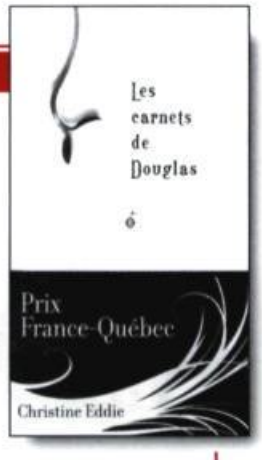
Imprévues, des parentés se découvrent qui abolissent les siècles et les distances. En racontant l'accueil de l'étranger, Michel Noël retrouve le rite dont Homère a fait bénéficier Ulysse à chacune de ses escales : « Prends le temps de bien te reposer. Quand tu seras prêt, tu nous diras qui tu es, d'où tu viens et ce qui t'amène parmi nous ».

Algérien d'expression tamazight, Hha Oudadess exprime sa surprise : « [...] les Japonais sont reconnus comme les maîtres du haïku, alors que les izlans amazigh, impérissables, traversent les âges en demeurant anonymes ».

De toute évidence, Maurizio Gatti sait débusquer avec un goût très sûr et un flair déconcertant les ressemblances qui apparentent intimement les littératures autochtones, même là où l'on ne songeait pas à les chercher. De recueil en recueil, il démontre qu'un regard formé loin du lieu de l'enquête conserve parfois une capacité d'étonnement que les gens du cru oublient de cultiver.

Laurent Laplante

## Prix France-Québec 2008




Christine Eddie, qui s'est fait connaître en tant qu'auteure de nouvelles, vient de publier son premier roman chez Alto. Du coup, elle remporte le prix France-Québec et séduit plusieurs critiques québécois. Ce que son livre peut avoir de particulier ? L'un des éléments qui semblent avoir soulevé l'enthousiasme de la presse est l'écriture poétique de la nouvelle romancière. C'est avec une sensibilité manifeste que l'écrivaine nous décrit un univers marqué par la fragilité, ce qui donne au roman une partie de son charme. En outre, Eddie ne craint pas d'aborder des thèmes qui sont en voie de disparition dans nos représentations de la société moderne : la beauté, le bonheur et l'amour pur qui ne s'amenuise pas avec le temps. Ces bienfaits se trouvent dans la nature et les endroits isolés (quelque part, à une époque pas si lointaine, à Rivière-aux-Oies), loin de la civilisation des entrepreneurs et des grands projets de développement commercial. En plus d'être cultivés à l'abri des regards, ils naissent dans l'intimité de personnages qui vivent avec de vieilles blessures. L'histoire, à travers les fragments qui donnent à la narration une apparence fugitive, prend ainsi un goût doux et amer. Le ton parfois grave des *Carnets de Douglas* empêche l'auteure de tomber dans un lyrisme doucereux. Par ailleurs, le récit contient des détails touchants et émouvants, mais jamais l'écriture ne perd sa légèreté. Bref, pour ceux qui ont envie de faire une nouvelle découverte dans le domaine de la littérature québécoise ou qui cherchent, dans la lecture, un refuge chaleureux.

Marie-Ève Pilote

**Christine Eddie**
**LES CARNETS DE DOUGLAS**
**Alto, Québec, 2008, 198 p. ; 14,95 $**

**Danielle Trussart**
**LE TRAIN POUR SAMARCANDE**
**VLB, Montréal, 2008, 240 p. ; 24,95 $**

Dans sa maison de Baie-Saint-Paul, Blanche classifie ses trésors, des livres surtout, accumulés au cours d'une longue vie. Puis, elle les dépose dans des boîtes bien identifiées et empilées contre le mur. Il ne s'agit pas vraiment du grand ménage : d'abord, elle a besoin des murs pour noter toutes sortes de choses importantes. Alors, pas de produits ménagers, de lessive, de nettoyage des pièces. Cela attendra bien. Comme sa propre toilette, minimaliste. Les mêmes vêtements, toute la semaine. Avant de les jeter carrément et d'en attraper d'autres pour la semaine suivante. Jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus.

Son amie Jeanne D'Arc la talonne. L'intervenante des services sociaux fronce les sourcils. Blanche ne se préoccupe ni des reproches ni des inquiétudes. Elle a trop à faire : observer le travail de sa voisine d'à côté, la femme aux pinceaux, dans son atelier, accueillir Bozo ou Bidou qui hantent le village depuis leur sortie de l'institution psychiatrique, suivre les allées et venues de la femme fatale, de Mme Légaré, perdue dans son monde, ou des religieuses du couvent d'en face, et surtout écrire une lettre pour la jeune Mélodie dont elle s'est longtemps occupée, la mère en étant incapable. Blanche n'est pas pressée, mais quand même...

« Aussitôt que j'aurai terminé mon rangement, pense Blanche, je pourrai enfin m'asseoir et attendre. Attendre en regardant le fleuve au loin. Attendre en essayant d'imposer le silence aux voix qui jacassent en moi. Attendre en tentant de m'abstraire de la toile aux millions de fils qui agite ma pensée sans cesse, qui l'agite jour et nuit. La toile me reliant encore au monde. En pesant de moins en moins sur la planète, je plongerai tout entière dans l'instant, jusqu'à être hors du temps, jusqu'à être, simplement. »

Le train pour Samarcande, ce dernier train que l'on prend un jour, ne tardera plus. C'est ce qu'elle répète à Florent, son mari décédé, à qui elle raconte à haute voix les transformations du monde et pour qui elle invente depuis tant d'années la vie d'homme de Louis-Jonas, leur fils unique mort trop jeune.

Prix Robert-Cliche 2008, ***Le train pour Samarcande*** raconte avec une belle sensibilité les dernières semaines d'une vieille femme qui s'apprête pour le grand départ. Si on se laisse happer, dès le premier chapitre, par la lucidité et la vitalité de ce personnage fort, on regrettera certaines longueurs au fur et à mesure que l'on suit les pensées tourbillonnantes de Blanche. Malgré ce petit bémol, Danielle Trussart propose, dans ce premier roman truffé de belles trouvailles, un autre regard sur la vieillesse, la solitude et la mort qui se lit avec plaisir et annonce une intéressante voix d'écrivain.

Linda Amyot

**Andrée A. Michaud**
**LAZY BIRD**
**Québec Amérique, Montréal, 2009, 418 p. ; 26,95 $**

Juin 2007, Bob Richard, 40 ans, répond à une offre d'emploi : animateur de nuit dans une station radio au Vermont. Sans attaches, si l'on exclut Jeff, le chien du voisin, il quitte aussitôt une petite ville du Québec pour Solitary Mountain, balayée par la pluie et les éclairs le soir de son arrivée. Présage de la tempête qui bouleversera

sa vie, de faire comprendre dès le début de son récit le narrateur héros. Solitaire, pas tant par misanthropie que par peur de souffrir, l'albinos Bob aime la nuit et l'idée de s'adresser à des insomniaques, des angoissés, des désespérés, au moyen du langage de la musique, jazz, blues et rock, qui, avec le cinéma, occupe son univers intérieur. À un point tel que Bob Richard regarde le monde à travers le filtre de la fiction cinématographique et des émotions que lui procurent, notamment, les jazzmen Coltrane, Morrison, Parker, etc.

Les images d'un film de Clint Eastwood, vu jadis une dizaine de fois, s'imposent à lui lors de sa première nuit au micro lorsqu'une auditrice l'appelle et lui demande : « *Play Mitsy for Me* ». C'est le titre du film qui lui avait fait une si forte impression qu'il avait eu le pressentiment qu'il serait un jour victime comme le héros auquel il s'identifiait. *Play Mitsy for Me* raconte l'histoire d'un animateur d'une émission de nuit aux prises avec une admiratrice déséquilibrée. Mise en abyme. Bob vivra aux aguets et décodera tout ce qui lui arrive et se produit à Solitary Mountain comme s'il s'agissait de la reproduction du film dans la réalité. Et si cela était ?

C'est là la trame centrale du roman que l'on qualifie de *policier* sur la couverture. Des meurtres, des soupçons, une enquête policière, comme il se doit, bien sûr ! Mais on dirait un prétexte, tant l'intrigue policière est peu convaincante. En fait, le roman foisonne de pistes d'interprétation avec ces signes qui se superposent ; ces digressions à chaque page à propos de films, d'acteurs et de musiciens ; ces effets de miroir tels que l'albinos Bob et Albee, le chevreuil blanc ; ce mélange de réalité, de fiction et de présages ; ces marques indélébiles des origines, et j'en passe.

Depuis ***Le ravissement***, prix du Gouverneur général, Andrée A. Michaud crée avec brio des univers traversés par le doute. Allant jusqu'aux tréfonds de l'âme de ses personnages, elle en fait voir les blessures, la folie, le mal de vivre, de même que la générosité et la solidarité dans un monde qui leur paraît souvent hostile.

Pierrette Boivin

---

**Wlodzimierz Odojewski**
**LA NUDITÉ DES FEMMES**
***Trad. du polonais par Charles Zaremba***
**Les Allusifs, Montréal, 2008, 81 p. ; 16,95 $**

L'attrait de l'inconnu. L'initiation sexuelle. La perte de l'innocence. Des thèmes universels sont abordés ici dans deux courts récits, « La nudité des femmes » et « Le cirque », et forment une trilogie avec ***Une saison à Venise*** paru en 2006. Wlodzimierz Odojewski assure l'unité des trois nouvelles par la présence de Marek, son *alter ego*, et de son frère Wiktor.

Originaire de Poznan, Pologne de l'Ouest, l'écrivain transporte l'action à l'est, en Galicie, pendant la Deuxième Guerre. Là où au hasard des défaites et des victoires se sont déroulées des luttes sanglantes entre Polonais, Russes, Allemands et milices ukrainiennes. Là où a eu lieu la liquidation systématique de la population juive. « Ils étaient tous là : les Juifs et les Juives, quelques Tziganes des environs. » Plus d'un demi-million de Juifs de la région seront massacrés.

Dans sa quête existentielle, Odojewski revisite le temps passé, la mémoire, l'enfance enfuie. Dans les deux brefs récits de ***La nudité des femmes***, l'action se passe en 1941 et Marek a 12 ans. Il découvre les pogromes, « mot terrible qu'il eût mieux fait de ne jamais prononcer ». Il découvre à la fois la tendresse et l'horreur. « [...] parce que la découverte la plus bouleversante avait été qu'il pouvait arriver aux gens des choses bien pires que la mort. Surtout aux femmes. »

Dans « Le cirque », Marek continue son exploration et de sa sexualité et de la gent féminine. « Car pour l'instant, il sent seulement quelque chose lui gonfler la poitrine jusqu'à la nausée, et une sorte de faiblesse languide lui envahir le corps. »

Les nouvelles sont courtes, sans chapitres, d'un seul tenant. Des descriptions qui permettent de saisir – du moins veut-on le croire – l'âme des personnages. Une délicatesse à fleur de peau. « Il ne sait rien des désirs insatisfaits des femmes, de l'inassouvissement, et rien, mais vraiment rien de la solitude des femmes. » Des récits sensibles, sans détours inutiles. Efficaces.

Né en 1930, Wlodzimierz Odojewski a quitté la Pologne en 1971 et s'est installé à Berlin. Il vit aujourd'hui entre Varsovie et Munich.

Michèle Bernard

---

**Hugues Corriveau**
**LE LIVRE DES ABSENTS**
**Le Noroît, Montréal, 2009, 88 p. ; 17,95 $**

Avec ce recueil de grande et belle stylisation, nous sommes invités à des révélations humaines, à une « traversée » de l'âme dans un univers en proie à une perte de repères. La poésie se présente alors comme un refuge devant LA souffrance – l'être peut reposer, souffler, écarter de lui brièvement l'inévitable venue de la mort ou la simple solitude, petite mort en elle-même... Serait-ce cela le véritable, sinon l'unique sens de l'acte poétique ? Ou la seule possibilité de se libérer de tous ses fardeaux ? À tous le moins, combler l'ABSENCE dans toute l'acception du terme.

Les somptueuses images poétiques surgissant de l'écriture de Hugues Corriveau

virevoltent autour des êtres abandonnés, mais vivants, que nous sommes, que nous avons toujours été dans ce cirque qu'est le monde. « Stupeur de voir que s'écoule de soi le signe », écrit l'auteur. Cette « hémorragie du sens », comme l'a naguère évoqué Fernand Dumont, semble constituer notre seul viatique. Mieux vaut sans doute cela que l'insignifiance qui, trop souvent, nous entoure, nous domine.

Gilles Côté

**Jean Mohsen Fahmy**
**FRÈRES ENNEMIS**
**VLB, Montréal, 2009, 355 p. ; 27,95 $**

Bon conteur, chercheur aussi rigoureux qu'empathique, l'auteur excelle à redonner sens et vie à des tranches peu familières de l'histoire. Dans le passé, cela lui a permis, par exemple, de relier des mondes apparemment aussi étrangers l'un à l'autre que l'Égypte et le Bas-Canada (***Amina et le mamelouk blanc***, L'Interligne, 1998). Cette fois, sa sonde ramène à la surface et offre à la mémoire les tensions de la Première Guerre mondiale. Comme elle le fera en 1942 à propos de la conscription, l'opinion québécoise se démarque du courant canadien : elle perçoit comme une guerre impériale ce que le Canada anglophone juge de son ressort. Reflets des contradictions sociales et politiques, deux jumeaux entreprennent leur parcours avec des sentiments opposés à propos du conflit. D'accord pour chercher l'intérêt québécois, ils choisissent des chemins opposés pour y parvenir. Assez semblables pour aimer la même femme, Armand et Lionel diffèrent pourtant au point d'aboutir l'un dans l'armée, l'autre au ***Devoir*** que vient de fonder Henri Bourassa. Le terme de *frères ennemis* doit quand même quelque chose à l'inflation ; jamais ne disparaîtra leur amitié.

Les sources qu'utilise Jean Mohsen Fahmy constituent une assise inattaquable. Le lecteur qui contesterait qu'un officier québécois ait pu ordonner l'exécution d'un déserteur de son régiment renoncera à ses doutes en lisant le ***Journal de guerre (1915-1918)*** de Thomas-Louis Tremblay (Athéna, 2006). Ce que le roman de Fahmy fait vivre à ce remarquable meneur d'hommes, le militaire lui-même le raconte avec douleur. Oui, il a expédié certains de ses hommes au peloton. De la même manière, la prise de position d'Olivar Asselin par rapport à la conscription ne peut être contestée, tant elle est fermement établie par Hélène Pelletier-Baillargeon (***Olivar Asselin, T. II, Le volontaire***, Fides, 2001). Proche de Bourassa et journaliste au ***Devoir***, Asselin se porta volontaire et obtint du gouvernement fédéral la création d'un régiment regroupant les francophones et les encadrant dans leur langue. Ces sources intelligemment

## Ironie racée

Bernard du Boucheron écrit superbement et ridiculise à merveille. Ironie racée, méticuleusement meurtrière, servie par une implacable maîtrise de la langue dans son plus tordu. ***Vue mer***, c'est pour lui l'occasion d'épingler les sottises de l'espèce humaine à propos de l'océan, qu'il s'agisse de navigation, de pêche, de tourisme. Époques et décors se succéderont sans jamais freiner l'assaut verbal contre la bêtise, le camouflage, l'indécence des astuces politiques, religieuses et publicitaires. Au besoin, l'auteur espionnera un pétrolier dans le détroit d'Ormuz, à seule fin, peut-être, de dénoncer les déversements et quelques autres menues tricheries. Du Boucheron aura cruellement accompli sa mission quand disparaîtra la différence entre les mensonges du guide touristique et ce dont se contentaient l'homme de Cro-Magnon ou les premiers dégénérés du Cala Porcx.

Car, à l'époque où deux vents contraires répartissaient la pestilence entre les quartiers de Cala Porcx, « l'incivilité était devenue une règle de vie ». On veillait à vider les rapports humains et sociaux de toute politesse. Ceux qui tenaient lieu de notables arboraient des titres pompeux et imprécis : Prohomme, Qualificateur, Recteur... Un seul personnage, la belle et pure Almira, faisait l'objet d'une admiration unanime. Mais attention : Almira choisira comme époux le moins plausible candidat, puis le quittera parce que son hymen de cuir résiste à ses assauts. C'est elle ou sa réincarnation que l'on retrouvera dans d'autres âges du récit, avec une vertu adaptée aux temps récents.

Imbue de modernité, Cala Porcx régurgitera le jargon publicitaire. Du Boucheron y déverse sa démesure. Les débuts d'incendie deviennent des *départs de feu*, l'escouade anti-émeute une *colonne de paisibilité sociale*, l'embouteillage une simple *pression touristique*... Quand le touriste s'enquiert du sable promis par les dépliants, le promoteur se disculpe : « Ah, les dépliants. On ne peut jamais faire confiance aux maquettistes. Avec l'imagerie traitée par ordinateur... » Pas de quoi éloigner la faune touristique : « Tandis que les shorts à palmiers sautillaient vers la mer en se calcinant les pieds, les candidates au cancer de la peau grésillaient sur les galets, pile-face-pile comme des steaks ».

On rira assez peu. On sourira de la puissance et de l'agilité de l'écriture. Puis, on pensera à la mer et on s'inquiétera de ce qui a inspiré ce roman.

Laurent Laplante

**Bernard du Boucheron**
**VUE MER**
**Gallimard, Paris, 2009, 215 p. ; 32,95 $**

choisies, Fahmy les exploite avec finesse, culture, audace. Il y ajoute son sens de la gradation, sa compréhension d'une époque aux interdits nombreux. Comme dans ses récits précédents, il crée et insère dans le tissu historique tel et tel personnage qu'ignore l'histoire officielle, mais qui semblent si vrais qu'ils ont forcément existé. Ainsi, le beau personnage de la grand-mère Thérèse. Elle préserve, renforce ou recrée les liens entre les frères, elle leur réapprend à se parler, elle calme les impatiences et les fébrilités, elle fait accepter des mœurs peu conformes aux exigences de l'époque. Un récit fidèle à l'histoire et humanisé par un auteur attentif aux valeurs discrètes.

Laurent Laplante

**Catherine Lalonde**
**CORPS ÉTRANGER**
**La passe du vent, Genouilleux/ Québec Amérique, Montréal, 2008, 117 p. ; 18,95 $**

Le troisième recueil de Catherine Lalonde, *Corps étranger*, nous mène de l'autre côté de l'enfance et du rêve d'amour, dans les éclats de la passion, dans le vif de l'exultation des corps, dans la fascination de la part

étrangère de soi qui émerge : « [M]on cœur tombé si loin si loin de l'enfance /et suspendu / un moment / bercé / par Toi / entre ma mort et ma mort ». Soi et l'autre, lui-même étranger, d'esprit et de langue, qui force aussi le corps à corps des langues entre eux : « [T]u massacres ma retenue mes dictionnaires / dans le peut-être de ta langue inconnue ».

Quand survient l'abandon par l'autre et que celui-ci se replie dans le secret de son ailleurs, la renaissance perçue et goûtée s'interrompt abruptement. La distance s'est creusée entre le soi d'avant et celui de l'*après-coup*. Dans les rêves qui suivent, la joie se cantonne dans le passé et l'enfance dans le souvenir. Les blessures de *l'abandonnée vive* affleurent avec le retour des rêves et la lient à toutes les blessées de l'amour. L'écriture demeure malgré les secousses. Elle continue de fouiller les cendres et de chercher les possibles : « [M]on amour Toi corps étranger dans ma mémoire / Toi aimé à / abattre des murs / en partant quelle ironie tu rends mes morts / mes mots heureux ». Nancy Huston, qui signe la préface, loue cette parole poétique qui se livre sans ménagement, ce courage qu'a Catherine Lalonde de « dire ces territoires nocturnes, depuis la nuit des temps hors mots ».

La langue est si près du cœur et du corps qu'elle se charge d'odeurs, de sucs, d'élans et de cris. Elle est crue comme cet amour, elle explose avec ses mots obus ou ses mots feux d'artifice. Elle est vivante comme l'amante et comme le grand corps de la ville, polyvalente, polyglotte. Les mots se bousculent avant de s'assagir dans la nostalgie de l'enfance et du rêve de renaissance.

La voix poétique sonne vrai. Le recueil offre âpretés et beautés au lecteur. Toutefois, il aurait gagné à ne conserver que les fragments les plus forts, car il laisse à l'occasion une impression de trop-plein, de débordement.

Hélène Lépine